

Kalbaslamettanationalpilgeralbum
Traditions en migration

Centre national de l'audiovisuel
Département photographie

Sonja Kmec

Conclusion.

Coutumes ancestrales ou traditions inventées ?

L'Octave mariale, la fête nationale, Halloween et Noël : quatre « traditions » fêtées dans un même pays, mais de manière résolument différente. Ce sont quatre temps forts du calendrier luxembourgeois, qui ne se limitent pas à un seul jour. Grâce au système de vigiles (*Heiligabend*, *Vivwend* *vum Nationalfeierdag*, Halloween - All Hallows' Eve), et autres renforcements dans le temps, comme l'Octave (huit jours à l'origine, l'Octave en compte aujourd'hui seize) ou encore l'Avant, les quatre fêtes dépassent le cadre journalier. Benoit Majerus et Anne-Laure Letellier ont observé un clivage générationnel entre les personnes d'un certain âge, attachées aux jours fêtés officiels (le 23 juin, le 1^{er} novembre, les 25 et 26 décembre), et les jeunes qui préfèrent sortir la veille et dormir le lendemain.

Il y a d'autres fêtes au Luxembourg qui ont une signification plus importante au niveau local ou régional. Songeons à la procession dansante d'Eschternach, à la fête de la bière à Diekirch ou au marché aux noix à Vianden. De même la fête du travail du 1^{er} mai peut avoir

pour certains une importance bien supérieure à celle de l'Octave et pour une grande partie de la population Halloween ne signifie rien d'autre que l'étalage excessif de citrouilles.

Il ne s'agit pas ici de mettre en avant la signification de ces quatre fêtes, mais de les analyser de manière comparative. Au premier abord, ce qui les distingue c'est que deux fêtes sont tout à fait internationales (Halloween et Noël) tandis que les deux autres ont un contenu national. Cependant, ce caractère national ne s'est manifesté ni aux origines de l'Octave ni aux débuts de la fête nationale. Aujourd'hui la teneur nationale réside dans les deux cas surtout dans la commémoration des souffrances de la Deuxième Guerre mondiale. La question se pose, si la référence au passé (réel ou mythique) joue un rôle dans la constitution de chacune des quatre « traditions ».

Une deuxième question concerne les éléments universels et atemporels, notamment le sacré. L'usage du sacré, il est par exemple au symbolisme de la lumière, est un dénominateur commun des quatre fêtes, même si la

1 - « Invented traditions » are responses to novel situations which take the form of references to old situations ». E. Hobsbawm : « Inventing Traditions », in : *The Invention of Tradition* (Cambridge, 2002, 1^{re} éd. 1983), pp. 1-14, ici : p. 2.

manière dont intervient le sacré est très différente d'une fête à l'autre. Nous l'examinerons à l'aide d'un calendrier cyclique inspiré par celui de l'anthropologue Gilbert Durand. Comment nos quatre fêtes se situent-elles par rapport au calendrier solaire romain et par rapport au calendrier lunaire juif ? Par ailleurs, quels indices les fêtes peuvent-elles nous donner sur le rôle du religieux dans la société luxembourgeoise contemporaine ?

Enfin, qui dit sacré, dit profane. Les quatre fêtes s'accompagnent toutes d'une commercialisation plus ou moins poussée. Malgré les tensions qui peuvent exister entre les deux dimensions, sacrée et profane, elles sont intimement liées et c'est leur symbiose qui fera l'objet de ce petit essai.

L'INVENTION DES TRADITIONS

La question des origines et des évolutions des différentes « traditions » a été traitée en détail par les articles précédents. J'aimerais la reprendre sous un angle un peu différent, celui de « l'invention des traditions », d'après l'expression forgée par l'his-

torien Eric Hobsbawm.¹ Nos quatre fêtes sont des « traditions inventées » dans la mesure où elles répondent à des soucis d'actualité - tels que la cohésion sociale, la rechristianisation, la mise en valeur touristique ou l'augmentation du chiffre d'affaires - tout en se référant au passé (la peste au 17^e siècle, l'anniversaire du souverain, le passé celtique ou la naissance de l'Enfant Jésus). D'après Hobsbawm, les « traditions inventées » obéissent à trois types de logiques : la création d'une solidarité de groupe, la légitimation de l'autorité et l'imposition de systèmes de valeurs et de normes sociales. On peut appliquer ces logiques à l'Octave, à la fête nationale et même à Noël. En effet, l'atmosphère bénigne de Noël tend à créer une communauté « de tous les hommes » ; elle renforce l'autorité (morale) de l'Église et des parents ; finalement, elle impose un système de comportement à la fois charitable et dissipateur. Par contre, Halloween, la « tradition » la plus récente et donc « inventée de toutes pièces », s'inscrit dans une quatrième logique. Il s'agit de la logique de la commercialisation, qu'il faudrait ajouter aux mécanismes de contrôle social,

2. - *Arbeitskreis 7*, o. S. 163-164, la lecture et la messe du peuple de Dieu en 2003 et Épiques aux tables 5, 26-29.

classes dirigeantes. Après le chantement de dynastie en 1890, les couches populaires participent davantage et la « fête nationale » mérite peu à peu cette désignation. Lorsqu'avec Marie-Adélaïde une souveraine catholique succède au trône, les deux fêtes s'adressent à une même communauté, définie comme nationale et catholique. Cette communauté est élargie dans les années 1990, où l'on note un mouvement parallèle d'intégration des communautés non-autochtones. L'initiative est plus précoce et plus poussée du côté de l'Octave, ce qui correspond à la mission universelle du christianisme. En ce qui concerne la fête du souverain, le Ministère d'État invite au *Te Deum* les membres du corps diplomatique ainsi que les représentants des « cultes reconnus » par l'État. Il s'agit de l'Église Catholique, du Consistoire Israélite, de l'Église Protestante, des Églises Orthodoxes Hellenique, Romaine et Serbe, ainsi que de l'Église Anglicane. Des négociations ont été enamées avec la Shoura (Assemblée de la Communauté Musulmane du Grand-Duché de Luxembourg). Les représentants des différentes religions sont également invités à la Réception

Le sentiment de groupe

La création du sentiment de groupe concerne l'Octave et la fête nationale en particulier. Les articles précédents ont montré que l'appartenance de groupe est à la base de ces deux fêtes. Or, s'agit-il du même groupe ? Au départ, l'idée est de regrouper les classes dirigeantes dans une allégeance commune, prêtée à la Reine des Cieux, respectivement au souverain sur terre. Les premiers admirateurs de la Consolatrice sont les élèves *soldats*, membres de la congrégation mariale, dont le recrutement se fait au sein des familles, les plus influentes. Le rassemblement des élites reste un trait déterminant de l'Octave tout au long de l'Ancien Régime, même si les cérémonies se popularisent rapidement. À partir de la deuxième moitié du 19^e siècle, l'Octave se veut un facteur d'unification « nationale » et peut être considérée comme un véritable substitut de la « fête nationale ». Cette dernière est en effet, à l'époque, réservée aux

offerte par le couple grand-ducal au Palais. Par ailleurs, des services religieux sont également célébrés par les différents cultes en présence d'un représentant de la Cour grand-ducale.

La marche aux flambeaux de la veille de la fête nationale intègre, à côté de diverses associations sportives et musicales, des groupements folkloriques méditerranéens et, depuis 2004, une association de soutien aux demandeurs d'asile africains. La mise en scène rappelle celle de la procession finale de l'Octave : elle est à la fois facteur d'intégration et de dislocation. Les différents groupes se retrouvent au sein d'un même rituel, ce qui crée des liens pragmatiques (marcher dans la même direction) et affectifs (partager les mêmes émotions). En même temps, les groupes ne se mélangent pas et les distances sociales sont mises en valeur au lieu d'être atténuées.

La « nationalisation » des fêtes

L'Octave et la fête nationale n'ont pas seulement en commun l'identification de groupe, mais procèdent aussi par les mêmes rites, comme la procession, l'utilisation de cierges et de flambeaux, le *Te Deum* solennel

4. - E. André, *Die Geschichte des Festes, des Charakters und der Messen der "Consolata, Afflictorum" (Weiss, theologische Anzeiger)*, 1862, pp. 33-37.

et la commémoration. Ce rituel est très formalisé et chargé de symboles et d'émotions. Noël a aussi ces cérémonies, mais à part la messe de minuit elles se déroulent pour la plupart dans le cadre familial. Les chants de Noël ont largement perdu leur caractère solennel, puisqu'ils sont diffusés en permanence pendant tout le temps de l'Avent par les chaînes radios et les haut-parleurs des magasins. Les chants de l'Octave et l'hymne national, par contre, ne sont guère entonnés en dehors de contextes très précis. Les cantiques de l'Octave sont l'expression sonore de ce que les drapeaux rouge-blanc-bleu de la nef centrale expriment sur le plan visuel : le patriotisme marial.

Pendant la Première Guerre mondiale le chant *Wie unsre Väter lechten* de Nicolas Weiler devient une « prière nationale », tandis que *Läif Mamm, ech wies et net ze soen* de Guillaume Weis est frappée d'interdiction en 1942.⁴ La suppression des processions et pèlerinages de groupe, ainsi que la mise à mort de membres du clergé luxembourgeois, conduisent à identifier la Consolatrice avec la Résistance et, plus tard, avec la Victoire. Lors du cinquantenaire et

3. - J'ai pu remarquer Mme Tania Barchem et M. Théo Péliponé pour ces informations.

5. - *Id.*, 29 avril 2005, p. 17. 25 avril 2005, p. 17. 2 mai 2005, p. 24.
6. - *Id.*, 23 avril 2005, p. 23. - *Id.*, 1 mai 2005, p. 23. - *Id.*, 2 mai 2005, p. 24.

7. - On n'est pas du tout obligé de le célébrer de telle manière, *Id.*, 27 avril 2005, p. 16.

soixantième anniversaire de la Libération, les commémorations se multiplient dans l'enceinte même de la cathédrale et à Marie est offert le titre de *custas memoriae* (gardienne de la mémoire). Tous les ans, la messe pour les anciens prisonniers, déportés et enrôlés de force ne se clot point par un chant marial, mais par l'hymne national, plus précisément par la quatrième strophe de *Ons Hémecht* qui fait appel à la protection divine.⁷

La force publique est intégrée aux rituels de la fête nationale et de l'Octave. Des membres de la police grand-ducale et de l'armée accompagnent non seulement le cortège du 23 juin et la procession finale, mais ont aussi leur propre parade et leur propre messe, un des temps forts de l'Octave.⁸

À côté de la parade militaire, l'événement le plus solennel de la fête nationale est le *Te Deum*, célébré dans le « sanctuaire national » qui est la cathédrale. Si l'on entend l'hymne national plus souvent dans la cathédrale que lors de remises de prix sportifs, le sport reste néanmoins un domaine de fierté nationale.

Lorsque le champion de tennis Gilles Müller dédie sa victoire du 23 juin au Grand-Duc, Floo Fonck commente : « 't muss ee keen almeudeschen Nostalgieher sinn, fir esou Gesten z'appréciéieren ».⁷

Le passé mythique

Les rituels de Noël et de Halloween n'ont pas ce caractère officiel et sont d'autant plus flexibles. Ils reposent sur un brassage d'éléments folkloriques régionaux et d'importations nouvelles tels le sapin et la citrouille. Le prédécesseur de la citrouille, le navet du *Trautlicht*, est dit dater de l'époque celtique. Or, si telle est vraiment la croyance au 19^e siècle, ne s'agit-il pas plutôt d'une « tradition » influencée par la celtomanie de l'époque ? On assiste aujourd'hui à un phénomène similaire, bien que plus populaire. À la découverte du patrimoine celtique au 19^e siècle, tel le *Deiwelseller* à Diekirch, correspond au siècle suivant la fondation d'un club d'athlétisme au nom de Celtic dans la même ville, les festivals de musiques celtiques, la multiplication des pubs irlandais, et *last but not least* Halloween.

Les cadeaux de Noël appartiennent

8. Entretien avec G. Hellinghausen, président du Séminaire, 26 Jan 2005.

9. L'encyclopédie des symboles (Paris, 1989), pp. 576-578.

à une autre « tradition » au fond ancien. L'offrande des tributs par les rois mages souligne le pouvoir suprême du roi nouveau-né. Aujourd'hui, c'est l'enfant-roi, ainsi que toute la société infantilisée, qui sont gorgés de cadeaux. Les offrandes font aussi partie du culte marial, sous forme d'objets ex-voto offerts en prière ou en remerciement. Cet aspect du catholicisme est encore pratiqué dans de nombreux lieux de pèlerinage à travers le monde, mais ne se fait plus au Luxembourg. L'explication qu'on nous a donnée est que l'Octave a connu l'évolution inverse de Noël et que l'accent se serait déplacé du matériel au spirituel.⁹

Le sacré

Le symbolisme de la lumière
La fête paternelle d'origine celtique, les deux fêtes chrétiennes et la fête nationale ont en commun la symbolique de la lumière. Le *Trautlicht*, les bougies du sapin de Noël, les cierges qui encadrent l'autel votif de la Consolatrice, les flambeaux de pèlerinage nocturne des hommes, ainsi que la *Lichterprozession* du Rosaire qui se fait à partir de l'église Saint-Michel et la retraite aux flam-

beaux du 22 juin : le symbole de la lumière est omniprésent. C'est un symbole universel de la divinité ou de la spiritualité, car la lumière a permis à l'univers, en le révélant, de sortir du chaos originel, et elle a repoussé l'obscurité dans ses dernières limites.⁹ La noirceur de la nuit, condition préalable de la lumière, se retrouve dans les quatre fêtes. Le *Vrowend vum Nationalféierdaag*, Halloween et la Nuit Sainte sont des événements nocturnes en soi. Les deux semaines que dure l'Octave sont marquées par les pèlerinages quotidiens de groupes de gens, dont certains marchent toute la nuit. Même si la plupart se déplacent aujourd'hui en voiture, en bus ou en train, les premiers arrivent au lieu sacré à la naissance du jour. D'après Durand, la quête de l'aube neuve est le sens profond du pèlerinage.

Dans le rituel chrétien le feu joue un rôle important : il est assimilé à la vie, comme en témoigne le feu pascal, conservé pendant toute l'année ; il symbolise aussi la sagesse de Pentecôte et la parole divine du buisson ardent. La lumière ne se révèle pas seulement dans le feu,

10 - G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (Paris, 1962, 1^{re} éd. 1969), pp. 433, 197, 167-169, 296.
 11 - Wundtweck (Rives, 1948), pp. 26-7, 40-1, 56-60 ; H. Heinen, *Manus des Heiligen Dominus in der Abtei Enchevalense Spei* (Luxembourg, c. 1861), p. 37.

mais aussi dans le soleil et dans l'éclat que celle-ci donne à la lune. Dans la tradition métrévale le Christ est constamment comparé au soleil sous les épithètes de *sol saluus* ou *sol invitus*, tandis que la Vierge-Mère est associée à la lune. Le couple soleil/lune est vénéré dans de nombreuses civilisations. Ainsi, chez les Incas, la plus puissante des divinités est la *Mama Quilla*, grande déesse lune, sœur et épouse du soleil.¹⁰ En ce qui concerne la Consolatrice, le livre des miracles fait à plusieurs reprises référence à une lumière mystérieuse émanant de la chapelle du Glacis. Cette lumière surnaturelle est aussi libérée par les pièces de théâtre de Michel Hostert et de Nicolas Heinen.¹¹ Par ailleurs, le symbolisme des rayons solaires se rencontre aussi bien dans l'aurole de l'iconographie chrétienne, que dans la couronne, symbole du pouvoir souverain.

Le cycle calendrier

De par son apparition cyclique, la lune a un contenu symbolique étroitement lié à l'obsession du temps et de la mort. Le calendrier liturgique actuel repose en partie

sur le calendrier lunaire juif. Dès le 4^e siècle l'almanach de Philocalus indique que les fêtes mobiles chrétiennes suivent la tradition juive de la lûaison pascale, tandis que les fêtes fixes, comme Noël, se calquent sur le modèle solaire romain. En prenant pour source et pour inspiration le modèle calendaire de Durand, on mettra nos quatre fêtes en relation avec la division quadripartite de l'année juive, romaine et chrétienne.¹² Les trois calendriers se concordent en effet à célébrer le solstice d'hiver, l'équinoxe du printemps, le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. Ce cycle éternel de la vie et de la mort peut-il nous renseigner sur les significations profondes de Noël (naissance du Christ), l'Octave (demande de protection), la fête nationale (apothéose du pouvoir) et Halloween (la fête des morts) ?

Les Romains étaient autour du solstice d'hiver, les *feriae sementinae* et les Saturnales, des fêtes orgiaques comme toutes les fêtes abolissant le temps périmé et la mort. Les réjouissances de Saint Nicolas et de Noël en sont, d'après Durand, la survivance tenace. Saturnus se

confondait parfois avec Janus, la divinité des commencements. La fête juive Hanoukkah (littéralement « l'inauguration ») commémore la victoire des Maccabées en 165-163 av. J.-C. et le miracle de la multiplication de l'huile sainte. La fête dure huit jours ; la coutume veut qu'on allume une lumière le premier soir, deux le deuxième, et ainsi de suite. Comme pour la couronne d'Avent, dont on allume une bougie le premier dimanche d'Avent, deux le deuxième dimanche, trois le troisième et quatre le quatrième avant Noël, la cérémonie est essentiellement domestique, mais se fait également à la synagogue, respectivement à l'église. En célébrant la naissance du Christ-Lumière (Jn 1 : 9), Noël est la fête de la lumière et du commencement.

Autour de l'équinoxe du printemps, se tenaient les *feriae robigalium*, fêtes paternes ou agraires, *paganus* signifiant « du village ». Ces fêtes des épis invoquaient contre la rouille du blé (*robigo*) le génie agraire *Robigus*. Durand y voit une connexion avec les processions des Rogations qui ont lieu à la même date, le 25 avril. S'adresser à une

autorité divine afin de lui demander (*rogare*) protection, guérison ou aide, c'est un thème capital de la vénération mariale en général, et de l'Octave de la Consolatrice des Affligés en particulier. La Vierge-Mère est implorée comme la médiatrice entre Dieu et les hommes. Sa fête se déroule du 3^e samedi au 5^e dimanche après Pâques et se situe donc toujours dans la mouvance de Pâques, mais avant l'Ascension du Christ. Pâques est la fête la plus importante du calendrier chrétien et symbolise la victoire sur la mort. Elle est liée par le récit biblique à la fête juive de Pessah, qui commémore la fin de l'esclavage en Egypte. Pessah est aussi une fête agraire célébrant le début de la moisson de l'orge et le début du printemps.

Le jour le plus long de l'année, le solstice de juin, était fête par les Romains avec les *feriae messis*, fêtes des moissons. Y renvoie le « messidor » du calendrier républicain français et le *Heemmont* luxembourgeois. La fête juive de Chavouot est également appelée fête des moissons (*hag ha-Qatsir*). Elle commémore le don de la Loi à Moïse, homologue à la descente du Saint-Esprit sur les

13- Ces mots sont empruntés par la coutume de Saint-Étienne (du 29 au 30 juin, de « l'opéra-Comme » Marie Madeleine 22 juillet, de Jacques le Major (23 juillet). Les mois de juillet et d'août, ainsi que les fêtes de « princesses de la nuit », « Julek-Cleak » et d'Alpandre.

Apôtres lors de la Pentecôte chrétienne. Or, la loi et la sagesse ne sont-ils pas les attributs mêmes du bon souverain ? N'est-ce pas une jolie coïncidence qu'en 1961 la fête du souverain ait été reportée du 23 janvier au 23 juin, pour des raisons climatiques ? Et pas pour la première fois, d'ailleurs. Comme Benoît Majorus l'a fait remarquer, le Grand-Duc Roi Guillaume III avait aussi changé la date du 19 février au 17 juin, par souci de piété sans doute, son frère étant mourant. N'empêche qu'il sied bien à un souverain de célébrer sa fête au « temps des Apôtres et des princes », comme Durand a nommé les mois de juin et de juillet.¹³

Vient enfin l'équinocxe d'automne, le temps des vendanges, fête par les *feriae vindemiales* romaines. La fête juive des Tabernacles a également une signification agraire et se combine d'une fête d'action de grâces pour les bénédictions accordées par la nature pendant l'année écoulée. Le *Thanksgiving* américain revêt d'ailleurs la même signification. La fête des Tabernacles (Soukkot) est la troisième fête de pèlerinage durant laquelle les Juifs allaient au Temple de

Jérusalem. Tandis que les deux autres fêtes, Pessah et Chavouot, ont pour homologues chrétiens Pâques et Pentecôte, Soukkot n'a pas d'équivalent chrétien. Le temps « vide » entre le solstice d'été et celui d'hiver est progressivement comblé par le « temps de la Vierge », le mois d'octobre devenant le mois privilégié des fêtes du Rosaire. La Toussaint, par contre, n'est pas une fête automnale au début. Elle se situe le 13 mai, jusqu'à ce que Grégoire VIII la reporte aux temps des morts. En effet, dans les civilisations agraires, après les vendanges intervient un temps de régénération pour la nature et une reprise de souffle pour les hommes qui, leur donne le temps de repenser aux morts.

La symbiose du sacré et du profane
Le culte des morts est considéré comme l'un des aspects fondamentaux de la piété luxembourgeoise. « Bien qu'il soit difficile d'en suivre les traces et les manifestations à travers les âges, il se peut fort bien que l'origine en remonte à l'époque celtique », écrit l'abbé Heiderscheid. Le nombre des fondations de messes, dont la presque totalité est dédiée aux âmes des défunts, reste

stable de 1870 à 1956.¹⁴ Une étude plus récente, réalisée en 1999 dans le cadre des *European Values Studies*, confirme que la mort vient toujours en premier parmi les événements que les habitants souhaitent encore sacraliser religieusement. 76,5% des habitants du Grand-Duché estiment la célébration religieuse des funérailles nécessaire ; le taux s'élève à 85,8% uniquement en ce qui concerne la célébration religieuse du mariage.¹⁵ L'étude ne précise ni l'évolution des fondations de messes, ni celle des veillées nocturnes, dont Heiderscheid précise qu'elles sont « depuis quelque temps ... tombées en désuétude ». Les « excès peu louables » qui, par la boire et le manger, les accompagnent, ne se retrouvent-ils pas aujourd'hui à Halloween ? Ce sont des manières de rendre la mort moins menaçante en l'entourant de rites sociaux. La grande différence est que la mort réelle est totalement absente de Halloween. On la ridiculise en transformant la fête en charivari ou en danse macabre. Il serait intéressant de voir si le fond religieux des histoires de revenants a changé ou si l'expiation des lautes joue aujourd'hui encore un rôle dans ce genre de récits, filmiques ou autres.

14- A. Heiderscheid, *Aspects de sociologie religieuse 2*, vols. Luxembourg, 1959, t. 1, pp. 46-48.
15- *European Values Study 1999*, t. 1, pp. 1-6. Voir aussi au Luxembourg, cf. Legrand *Quinquagesime*, 2002, pp. 65-74, 81, p. 623.

16- Pour tous les chiffres suivants, voir Legrand, 2002.

Halloween contient-elle une signification religieuse ou mystique ? Noël a-t-il perdu toute sacralité ? L'Octave occupe-t-elle toujours une place prépondérante dans la vie religieuse des Luxembourgeois ? Sous-jacente à ces questions se trouve celle de la fonction de la religion dans la société contemporaine : la religion permet-elle de regrouper toutes les couches de la société, ou est-elle au contraire un facteur de division ? L'individualisation de la société a-t-elle conduit chacun à choisir les éléments qui lui plaisent, en délaissant ceux qui lui sont désagréables ? A défaut d'études qualitatives sur ce sujet, les statistiques peuvent apporter quelques éléments de réponse.

Un des paradoxes apparents de l'étude statistique précitée consiste à montrer que 66% des habitants du Grand-Duché se disent catholiques, tandis que 58% seulement se disent religieux.¹⁶ Ce résultat s'explique si l'on fait la distinction entre catholiques confessants (croyants pratiquants) et catholiques culturels (attachés aux cérémonies). Autre paradoxe : comment se fait-il que 58% des personnes se disent

religieux, tandis que 55% attribuent une importance faible ou nulle à la religion ? En fait, il s'agit de deux questionnaires séparés, le deuxième concerne les valeurs en général, parmi lesquelles la religion vient en septième place sur huit. La santé, la famille, le travail, les amis, la sécurité matérielle et les loisirs sont tous considérés comme plus importants que la religion et que la politique, qui vient en dernier lieu.

Seuls 21% des habitants vont régulièrement à la messe du dimanche ; 12% sont ce qu'on appelle des « saisonniers », ils vont à la messe uniquement à Noël ou à Pâques. Parmi ces « saisonniers », plus d'un tiers ne croit pas en Dieu. Comme on aurait pu le deviner, les bancs bien remplis de la messe de Noël indiquent nullement un regain spontané de dévotion, mais la survivance d'un rite social. En général cependant, les rites et les dévotions sont considérés peu importants par 73% des habitants. Comment expliquer alors que l'Octave – très ritualisée – connaît un regain d'intérêt depuis quelques années ? D'abord, les statistiques précisent que pour 45% des personnes questionnées la

religion apporte aide et confort. Notre-Dame de Luxembourg contiendrait donc de jouer son rôle de Consolatrice des Affligés. Par ailleurs, l'étude date de 1999, elle précède les attentats du 11 septembre 2001 qui ont créé un climat de peur traditionnellement propice aux regains de ferveur religieuse. La participation à l'Octave a en effet diminué des années 1960 aux années 1990, avant de reprendre il y a quelques années.

Au 17^e siècle une des fonctions de la chapelle mariale du Glaeis était de protéger la forteresse. Une croyance similaire veut que les cirouilles de Halloween tiennent à l'écart les mauvais esprits. On en trouve des survivances dans le fait qu'aujourd'hui encore, les cirouilles illuminées sont placées sur les seuils des maisons, les vérandas et les fenêtres, leurs yeux scintillants tournés vers l'extérieur. La superstition est un phénomène impossible à saisir uniquement à l'aide de statistiques. L'étude européenne livre néanmoins un indice précieux : 22% des résidents de Luxembourg ont un porte-bonheur et 15% sont convaincus que ce porte-bonheur protège et aide.

Ces conclusions s'appliquent uniquement en partie à nos quatre fêtes. Les rituels ont été modifiés constamment, mais est-ce qu'ils se sont individualisés ? Halloween, d'importation récente, est un effet de mode (et donc de groupe), plutôt

qu'un choix individuel. Noël offre de grandes résistances à l'individualisme. Passer Noël seul est pratiquement considéré un anathème.

Le pèlerinage, par contre, convient à l'homme « postmoderne » puisque c'est un acte de déplacement, voire de dépaysement, accompli de manière volontaire, autonome, flexible et individuelle.¹⁷ Mais l'Octave ne s'ouvre que lentement à ce nouveau type de pèlerinage. L'échec partiel de la tentative de 1995 de marcher en « peuple de Dieu » a montré que les différentes identités de groupe sont encore très fortes. En ce qui concerne la fête nationale, la fête de la veille est très « à la carte », même si la plupart des gens ne se déplacent pas seuls, mais en famille, en bande d'amis ou en couple. La fête du 23 juin, par contre, reste un événement de groupe pour ceux qui défilent, aussi bien que pour ceux qui regardent.

Une autre caractéristique de la « postmodernité » qui marque les quatre fêtes est la mondianisation. Halloween est en petit ce que Noël est en grand : une vaste campagne de marketing. Dès que Halloween est passé (au plus tard), les magasins

se lancent dans l'offensive la plus importante de l'année. Comme Anne-Laure Leleux l'a montré, le chiffre d'affaires réalisé en novembre et en décembre détermine souvent le bilan final des détaillants. Au Luxembourg le glissement de la fête de Saint Nicolas à la fête de Noël s'est accompagné d'une véritable « cadomanie », qui se déverse désormais non seulement sur les petits, mais sur les personnes de tout âge, qu'ils soient parents, amis ou collègues de bureau. L'évolution du type de cadeau qui est offert est difficile à évaluer. En tout cas, la commercialisation des fêtes religieuses ne date pas d'hier. La vente d'objets de dévotion se fait dès les débuts de l'Octave mariale et le *Marietrichen*, établi à la Place Guillaume au 19^e siècle, est devenu une constante du pèlerinage. Les « soldes d'Octave » avec lesquelles les commerçants de la ville essayaient d'attirer les pèlerins ont cependant tendance à se rarifier ces dernières années, tandis que l'intérêt commercial autour de la fête nationale s'est ravivé. Même si le 23 juin est un jour chômé, les vitrines, surtout de petits magasins de village, sont décorées pendant plusieurs jours

dans les couleurs nationales, accordant une place d'honneur au portrait du couple grand-ducal. Le lien avec la fête nationale est, aussi explicite dans certaines publicités de producteurs de boissons « typiquement luxembourgeoises », publiées aux alentours du 23 juin.

Les aspects sous lesquels on a examiné les quatre fêtes relèvent de phénomènes culturels fondamentaux, tels le développement de l'identification de groupe et de la conscience historique, ainsi que les rapports entre religion et société de consommation, qui nécessiteraient davantage de réflexion et de recherche. Les continuités qu'on a décelées nous permettent-elles de parler de « coutumes ancestrales » ? A part Halloween, cela pourrait se justifier, si l'on tient compte du fait que ce sont toujours les hommes du présent qui choisissent parmi leurs ancêtres ceux dont ils se considèrent les héritiers. Avec l'accélération du temps qui caractérise la modernité (et d'autant plus la postmodernité), un besoin croissant se fait sentir de repères intangibles, « naturels » comme le passé commun, ou

« inimitables » comme les coutumes.¹⁸ Comme le « fond du temps » consacre la vénérabilité d'une coutume, celle-ci se caractérise par la référence au passé, si ce n'est en imposant la répétition du rituel. En même temps, toutes les « traditions » sont basées en partie sur des « inventions », puisque elles seules permettent la réactualisation, et donc la survie, de ces fêtes.